

POP

Étienne Daho



© RICHARD DUMAS

Invité d'honneur du festival Days Off, programmateur d'une carte blanche au MK2 Quai de Seine, Étienne Daho, tout auréolé du succès de son dernier album (*Les Chansons de l'innocence retrouvée*) célèbre sur scène et sur les écrans une éternelle jeunesse hexagonale, pop, libre, moderne. Dahoesque.

PAR WILFRIED PARIS

Du 3 au 13 juillet prochain, le MK2 Quai de Seine va projeter neuf longs métrages et deux courts métrages que tu as sélectionnés. Comment as-tu choisi ces films? L'idée était de proposer une célébration de la culture pop française – et donc de la musique – à travers le cinéma. J'avais envie de montrer des films qui capturent un moment d'une certaine jeunesse, en France. Je n'ai pas pu obtenir certains d'entre eux, comme *La Cicatrice intérieure* de Philippe Garrel ou *New Wave* de Gaël Morel, mais, globalement, je suis très content de la sélection, parce que je crois qu'elle contient des films qui ont vraiment réussi à attraper ce qu'est une génération: *Les Tricheurs*, de Marcel Carné; *Orphée*, de Jean Cocteau, qui saisit un bout de la jeunesse des années 1950, le Café de Flore [figuré par le Café des Poètes dans le

film, ndr], les existentialistes ; *Après mai*, d'Olivier Assayas, film qui m'a vraiment bouleversé parce qu'il parle de ma génération, et de la sienne – ces envies radicales, ces espoirs de vraies conditions politiques, je me suis vraiment retrouvé dedans – et parce que la B.O. est dingue – l'apparition de la chanson *Decadence* de Kevin Ayers y est parfaite.

Peux-tu nous parler du film de Jérôme de Missolz (*Des jeunes gens modernes*) qui sera projeté en avant-première ? As-tu toi-même le sentiment de faire partie d'une bande ?

Oui, j'ai toujours travaillé en famille, avec des amis. C'est important pour moi qu'il y ait une dimension amicale dans la réalisation des disques ou des clips. Je suis un solitaire, accompagné d'une bande. J'ai toujours du mal à faire partie de quelque chose, mais il y a en permanence des gens autour de moi. Elli et Jacno, c'est un peu plus que ça, parce qu'ils sont vraiment comme ma famille. À partir du moment où l'on s'est rencontrés, on était unis pour l'éternité. *Des jeunes gens modernes* montre cette scène des années 1980, Elli et Jacno, Lio, Daniel Darc, Philippe Pascal, ce moment extrêmement rapide de l'histoire de la musique française. C'est une génération qui était un peu coincée entre la fin des années 1970, les illusions, les espoirs que portaient nos grands frères, et les années 1980, avec le cynisme et l'idée de profit qui allaient arriver. On faisait de la musique avec beaucoup de candeur, sans projections sur ce que pourrait être notre avenir. On montait sur scène et on chantait sans avoir jamais chanté ni joué de guitare. Il y a eu une sorte d'ébullition comme ça, très belle, spontanée, et une forme de révolution esthétique, avec des gens comme Jacno dont *Rectangle*, dès 1979, a vraiment fait bouger les lignes.

« Il y a eu une sorte d'ébullition comme ça, très belle, spontanée. »

Tu invites toute la nouvelle génération de musiciens français à t'accompagner sur scène, le 8 juillet prochain, à la salle Pleyel. J'ai l'impression que tu es toujours resté en contact avec la/ta jeunesse. Oui, à partir du moment où j'ai commencé à être plus mature, j'ai toujours rencontré de jeunes artistes qui étaient sensibles à mon travail et avec qui j'ai pu créer des liens. La soirée « Tombés pour la France » permettra aussi de jeter un pont entre des musiciens des années 1980 comme Patrick Vidal et Philippe Pascal et toute cette nouvelle vague incarnée notamment par Aline, Lou Doillon, La Femme, François & The Atlas Mountains, John & Jehn, Lescop, Mustang, Perez, The Pirouettes, Poni Hoax, Calypso Valois et Yan Wagner. Ce sont deux générations qui ont beaucoup d'affinités musicales, avec, chez tous, une même forme de candeur, de pureté. Je m'entends très bien avec ces jeunes artistes. C'est une bande qui se constitue un peu malgré eux, mais c'est une scène extrêmement intéressante, vivace, créative. Ils sont très touchants : on les a filmés pour projeter leurs images en fond de scène pendant les concerts, en plans un peu warholiens, tous seuls devant la caméra, et c'est incroyable ce qu'ils ont pu être inventifs et émouvants.

Dans les années 1980, j'ai découvert le Velvet Underground, Syd Barrett et les B-52's grâce à une interview de toi dans *Rock'n'Folk*. On sent que tu ►



© RICHARD DOMAS

« Pour écrire des chansons, il faut tremper sa plume dans la vraie vie. »

as toujours plaisir à faire découvrir les œuvres et les artistes qui t'ont marqué. De quelle manière conçois-tu ce rôle de « personnage public » comme passeur culturel ?

Ça me fait très plaisir, parce que j'ai moi-même découvert beaucoup de choses de la même manière, grâce aux artistes que j'aimais. On apprécie un artiste pas seulement pour son travail, mais aussi pour sa vision des choses, ses goûts. Cela suscite une curiosité pour d'autres œuvres. Ado, on se fait des cassettes pour faire découvrir les artistes que l'on aime. Faire des disques, c'est un peu la même chose, sauf que le fait d'avoir accès à des médias plus larges permet de rayonner davantage. Certains artistes peuvent vraiment changer la vie, la faire concevoir différemment. Quand, grâce à des amis, j'ai découvert le Velvet, ça a changé ma vie pour l'éternité, je n'ai plus jamais été la même personne...

Tu vas faire plusieurs concerts à la Cité de la musique, qui revisiteront ton répertoire, dont une version live de *Pop Satori*, paru en 1986. Ne crains-tu pas une certaine « muséification », une nostalgie rétromaniaque ?

On se sert du passé pour avancer. Moi, je ne suis pas nostalgique, et je ne peux pas être nostalgique d'une chose que j'ai vécue, je n'ai pas de regrets. Après, la place que j'occupe, l'image, la perception que les gens ont de mon travail, c'est quelque chose d'extérieur à moi. Je suis plutôt tourné vers le futur, avec l'envie, toujours, d'établir un lien avec le passé et le présent. Pour cette série de concerts, il n'y a pas de nostalgie, dans l'intention, en tout cas. Après, on ne peut pas empêcher la nostalgie du public. Parce que la musique, c'est ça aussi : ça rappelle des moments, agréables ou pas d'ailleurs. L'écoute d'un morceau te replonge forcément dans ces moments passés.

Ta carrière est étrangement ponctuée de disparitions et de résurrections : dans les années 1990, une rumeur te donnait pour mort, et tu as répondu en musique avec *Resurrection et Eden* ;

ton dernier disque, *Les Chansons de l'innocence retrouvée*, fait suite à une péritonite qui a failli t'emporter... Comment intègres-tu à ta création ces allers-retours entre vie et trépas (quand bien même ceux-ci sont fictifs, imaginaires) ?

Chaque album est une nouvelle jeunesse, un nouveau chapitre, une renaissance. J'ai l'impression de recommencer à chaque fois, de mourir pour mieux renaître. Je pense que les disparitions sont aussi importantes que les réapparitions. Je ne m'imagine pas faire ce métier sans parfois disparaître de la circulation pour retrouver mes racines, me nourrir, découvrir de nouvelles choses. Pendant toute la période d'exploitation d'un album, je passe ma vie avec mes chansons, je ne fais que parler de moi-même, et je n'ai pas beaucoup d'occasions de me ressourcer – même si je ne suis pas non plus inactif, puisque je travaille avec d'autres artistes, et que j'ai produit l'album de Lou Doillon par exemple. Or, pour écrire des chansons, il faut tremper sa plume dans la vraie vie. Après, les rumeurs... c'est extérieur à moi. Chaque fois qu'il y a une nouvelle rumeur de mort, je me dis : « Ah bon, encore ? » (rires.)

Pour toi, l'innocence, c'est quoi ? Le contraire de la culpabilité, l'enfance, la naïveté, l'hédonisme ? C'est revenir à une forme de tranquillité et au sentiment d'être juste dans ce que tu fais. J'ai eu la sensation, en faisant ce disque, d'avoir atteint une sorte de maturité que j'identifie à l'innocence. Il y a aussi une référence littéraire aux *Chants de l'innocence et de l'expérience* de William Blake, que j'ai lu quand j'étais adolescent et que j'ai retrouvé lorsque j'ai aménagé à Londres. L'album devait s'appeler *Disque noir*, parce que j'aimais bien l'impact de ces mots, mais tout d'un coup, ce jour-là, *Les Chansons de l'innocence retrouvée*, ça faisait vraiment sens pour moi. ●

« Étienne Daho. Une jeunesse moderne », festival Days Off, à la Cité de la musique, les 1^{er} et 5 juillet, et à la salle Pleyel, le 8 juillet
« Étienne Daho fait son cinéma », au MK2 Quai de Seine, du 3 au 13 juillet